

PRÉFACE

Pourquoi Franck FABIEN tient-il absolument à nous intéresser à un métier en voie de disparition ?

Au fur et à mesure que nous avançons dans l'ère de la communication, les grandes solitudes s'installent. Solitude des grands espaces urbains où les repères, facteurs de lien sont en pleine recomposition. Plus la population se regroupe et moins elle communique.

Solitude des espaces ruraux, espaces vieillissants qui devraient nous interpeller lorsque nous constatons le nombre extrêmement important de suicides des personnes âgées dans des campagnes désertifiées.

Grandes solitudes des hors circuits (sans emploi, sans loisir), des hors normes (loin des modèles façonnés par les médias), des déracinés (sans repère culturel).

Tout ce qui faisait lien dans la période précédente, y compris au plan institutionnel, s'effrite inexorablement. Le rapport à l'autre s'inscrit de moins en moins dans un projet collectif. De nouvelles règles s'imposent, mais elles ne sont pas connues, et sûrement inaccessibles à un grand nombre.

Nous construisons une société qui se veut soft dans son énoncé, dans ces apparences, mais qui en fait devient de plus en plus exigeante (malheur à celui qui ne peut pas suivre) et dont le rapport à l'altérité s'inscrit dans la dénégation quand ce n'est pas dans le rejet. La charité business prenant en charge les grandes causes médiatiques, mais pour les autres ! ! !

Face à la complexité et à l'accélération croissante, pour certains la dépression devient inévitable. Mais faut-il savoir la reconnaître, quant elle ne se masque pas de pratiques addictives (certaines très chics car dans l'air du temps mais toujours très

chocs pour ces corps qui s'abîment). Mais faut-il avoir le temps pour l'entendre alors que le temps nous presse.

Cette dépression, qui s'appelle « burn out », quand elle touche ses professions intermédiaires (professions dont la crise est patente) qui justement ont pour fonction de maintenir (à bout de bras) le lien social.

Mais compte tenu de la suppression du diplôme et de la courbe démographique des infirmiers actuellement en poste, il n'y aura bientôt plus d'infirmiers psychiatriques pour prendre en charge (prendre soin) de la maladie mentale. Rassurons-nous, il y aura toujours des personnes dans une grande souffrance psychique et qui auront besoin de soins. Et nous pouvons légitimement nous demander comment et par qui ils seront accueillis et accompagnés ?

Le mérite des infirmiers psychiatriques, loin des caricatures, sur le terrain, au plus près de la détresse, souvent sans filet, c'est d'avoir largement contribué au désenclavement de la psychiatrie.

Il a fallu se battre dans les institutions, il a fallu apprendre à exister dans la cité. Parcours laborieux, semé d'embûches, lutte de tous les instants contre les inerties, contre les préjugés (soignants/soignés psychiatriques même combat), prises de risque régulières, confrontation permanente à la symptomatologie psychiatrique, voilà ce qu'était le lot quotidien de ces travailleurs de la santé mentale.

Tout ce mouvement nous le devons à l'alliance combinée d'infirmiers et de psychiatres, plus particulièrement cette génération pétrie d'humanisme, qui fondait son exercice sur un postulat très simple : le patient est avant tout un sujet.

Aujourd'hui, nulle figure emblématique, le plus souvent des « fonctionnaires » de la prescription naviguant à vue entres échelles et protocoles. L'arsenal techno-bureaucratique dessine les contours de la psychiatrie de demain. Pauvreté de la réflexion, mise à distance de la clinique, pragmatisme athéorique comme référence, primauté culturelle anglo-saxonne. Au nom de l'individualisation, systématisation des

traitements, au nom de la prise en charge globale, spécialisation et multiplication des interventions.

Dans ce monde post moderne, nous n'aurions plus besoin des empêcheurs de tourner en rond.

Alors pourquoi Franck FABIEN tient il absolument à nous intéresser à un métier en voie de disparition ?

Tout simplement car il s'agit d'un métier d'avenir. Il est à construire sur les acquis de ceux qui ont permis que le métier se légitime, ceux qui nous ont fait sortir de l'image d'Epinal du gardien de fou chère à la tradition populaire. Franck FABIEN, fait partie de ceux là, militant de la première heure, non pas du corporatisme infirmier, mais de la cause des patients, c'est-à-dire, potentiellement de vous, de moi.

Dominique LETOURNEAU
Infirmier de secteur psychiatrique
Directeur de l'Ecole Supérieure Montsouris
Maître de conférences des universités.

**HISTOIRE DE PLANTER
LE DÉCOR**

AVERTISSEMENT

Si je me suis investi dans ce travail d'écriture, c'est que je pense avoir des choses à dire, à faire partager, avec les gens de la profession mais aussi avec ceux qui ne le sont pas. C'est un authentique témoignage d'héritier du personnel « secondaire » tel qu'était nommé l'infirmier dans les années 1960, cette appellation montre bien le peu d'intérêt qui était porté à ce métier. Cet ouvrage ouvre une fenêtre à la connaissance pour les jeunes professionnels, étudiants en soins infirmiers qui s'apprêtent à entrer dans la carrière et à donner de leur enthousiasme et de leur générosité à ces patients, bien souvent rejetés par une société qui ne les comprend pas.

Ce récit se propose de faire connaître des pratiques professionnelles des infirmiers de secteur psychiatrique à des personnes curieuses de comprendre ce métier, son histoire contemporaine, ce qu'il représente comme potentialité d'aide, d'accompagnement, de suivi des personnes dont les vies psychiques sont tourmentées.

Si j'ai exercé cette profession pendant trente-cinq années, salarié de la fonction publique hospitalière, je le dois à tous ceux qui contribuent au budget social de la nation et ce n'est qu'un devoir de mémoire que de leur rendre compte d'un vécu professionnel, parfois conflictuel, difficile mais passionnant.

Ce désir de vouloir témoigner, c'est peut être aussi un coup de colère, où s'entrecroisent pêle-mêle une insatisfaction personnelle, une volonté de rechercher dans ce fouillis de souvenirs et d'idées, des moments forts, vécus intensément et capables de marquer de leur empreinte un métier qui mérite, parce qu'il a une fonction soignante et sociale, d'être connu du grand public.

Il a déjanté, disjoncté, pété les plombs dit-on parfois, ce

jargon populaire image celui ou celle à qui cela arrive, ces ruptures de la pensée font peur et sont parfois l'objet de rejet de la part de l'entourage, comme si la maladie mentale pouvait être contagieuse.

Pendant trente-cinq années de travail en psychiatrie, comment évoquer ces rencontres avec les patients, les équipes soignantes, socio-éducatives, élus et la société civile, sinon en disant qu'elles ont contribué à cette quête identitaire composante de l'histoire contemporaine des infirmiers de secteur psychiatrique.

Les infirmiers de secteur psychiatrique ont toujours été en recherche d'identité ; il est vrai que maçon, c'est un métier, informaticien aussi, instituteur cela va de soi, mais infirmier de secteur psychiatrique « qu'est-ce que c'est que ce truc » qui renvoie brutalement à la folie et à ses cohortes d'incompréhension ?

« Mais dites ce que vous faites n'est-ce pas trop difficile ? », « Vous avez du mérite de vous occuper de ces pauvres gens, au fait y-a-t'il des grands et des petits fous ? » Et j'en passe et des meilleures parmi tout ce que j'ai pu entendre tout au long de ma carrière.

J'ai même un jour été appelé « gardien » par une infirmière de soins généraux qui me sollicitait pour participer à la consultation chirurgicale d'un patient que j'accompagnais au Centre Hospitalier voisin.

Ces interpellations du grand public ont contribué à brouiller l'identité même des infirmiers de secteur psychiatrique, alors ne faut-il pas tenter de répondre à ces questions : qui sommes nous ? d'où venons nous ? que faisons nous ?

Toutes ces interrogations j'ai envie d'essayer d'y amener des éléments de réponses pour faire avancer les choses par rapport à la profession et à la société civile. D'autant que, selon un sondage paru dans une revue professionnelle, un sentiment domine majoritairement dans la population c'est que « la maladie mentale est une maladie comme les autres et que personne n'est à l'abri d'être touché par ce type de phénomène ».

Il est vrai que, infirmier de secteur psychiatrique ou pas, nous sommes tous confrontés dans notre quotidien à vivre des événements qui nous touchent profondément et qui viennent titiller nos émotions et nos affects et nous rappeler que l'être humain est fragile, que chacun d'entre nous peut être en difficulté à un moment ou un autre pour maîtriser son propre équilibre psychique.

Je me refuse de traiter la psychiatrie comme un champ clos, mais je souhaite interroger la vie sous des formes les plus diverses et parfois inattendues.

Je voudrais à la fois rendre hommage à ce métier, montrer ses insuffisances et dégager des pistes pour l'avenir. D'autant que, de plus en plus, la vie moderne nous montre que ces ruptures de la pensée qui surviennent, suscitées par le stress, l'angoisse à maîtriser sa propre vie, ses émotions, ses pulsions sont de nature à valider et à solliciter les aides nécessaires qui ont un caractère d'écoute psychologique et/ou psychiatrique, d'où l'intérêt de faciliter et d'aider à développer la psychiatrie et ses pratiques de secteur.

Dans ce récit, j'aborderais de nombreuses questions, sans détours, peut-être d'aucuns penseront que cela est un peu direct, vif, sévère parfois. Je vais défendre la particularité de ce métier, parce que je crois qu'il est utile et efficace pour les gens qui en sont ou peuvent en être les utilisateurs.

En exprimant des points de vue, en évoquant des expériences de pratiques cliniques infirmières en psychiatrie, en montrant la capacité des soignants et des infirmiers de secteur psychiatrique à inventer et innover pour le bien être des malades, je veux aider, en exposant ces contenus :

- a) les professionnels de terrain à élaborer cette recherche identitaire qui n'est plus que jamais d'actualité,
- b) les citoyens curieux à comprendre ce que nous faisons.

Je veux mettre un coup d'arrêt à cette humiliation qui renvoie les infirmiers de secteur psychiatrique à un statut de « sous infirmier » qui veut faire table rase de leurs savoirs et de leurs compétences. Les modestes éléments que j'apporte dans ce récit

devraient contribuer à faire avancer la réflexion collective pour que ce métier, assassiné en pleine force de l'âge et refondu dans un conglomerat appelé diplôme d'état infirmier, sorte de son anonymat et ressuscite en trouvant une identité durable.

Je veux réinterroger, critiquer les notions de rationalisation, de rentabilité, dans le cadre d'un service public de lutte contre la maladie mentale.

Est-ce que ces thématiques ont leur place dans ces lieux de soins qui accueillent toutes les exclusions ?

Les liens avec les patients doivent-ils être sacrifiés au nom des coûts en matière de santé ?

Et ces droits nouveaux donnés aux « citoyens fous », ne sont-ils pas bien souvent contredits par des politiques de renfermement moderne mis en place de nos jours et qui ne sont que les effets négatifs d'une diminution régulière des capacités budgétaires et des effectifs accordés à la psychiatrie ?

Est-ce possible de soigner les souffrances mentales de nos concitoyens en éliminant les infirmiers de secteur psychiatrique et les psychiatres ?

Et cette politique de secteur qu'en est-il, avons-nous tout exploité dans les perspectives proposées il y a quarante ans ?

Est-ce avec des discours plus ou moins démagogiques que l'on fait une politique de santé mentale dans un pays moderne ? Ou est-ce en s'appuyant sur des expériences positives, novatrices, enrichissant les savoirs et les compétences ? Le choix entre l'une ou l'autre démarche est décisif.

Ceux qui avec beaucoup de compassion « s'occupent des fous à longueur de journée » ont besoin, dans l'état actuel des choses, de moyens pour réaliser des projets d'avant-garde dans lesquels les droits élémentaires des patients seraient reconnus comme valeur morale, humaine et citoyenne.

Les soins de prévention, de réinsertion, de réhabilitation, prendraient alors un véritable sens.

Parce que ce métier est profondément humain, qu'il aide tout à chacun à disposer librement de soi, qu'il s'oppose à des conditions oppressives de l'existence, qu'il prend en compte

l'environnement et le cadre de vie de la population, qu'il fait de la relation humaine, du langage, de la culture et de la création des éléments indissociables dans les soins, il doit être apprécié à sa juste valeur.

Ce récit témoignage est là pour contribuer à la reconnaissance de tous ces professionnels travaillant au quotidien dans ces lieux de soins.